

Études littéraires africaines



BEUKES (Lauren), *Afterland* [2020]. Traduit de l'anglais par Laurent Philibert-Caillat. Paris : Albin Michel, coll. Albin Michel Imaginaire, 2022, 504 p. – ISBN 978-2-226-46161-2

Francesca Cassinadri

Number 54, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1098492ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1098492ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cassinadri, F. (2022). Review of [BEUKES (Lauren), *Afterland* [2020]. Traduit de l'anglais par Laurent Philibert-Caillat. Paris : Albin Michel, coll. Albin Michel Imaginaire, 2022, 504 p. – ISBN 978-2-226-46161-2]. *Études littéraires africaines*, (54), 138–139. <https://doi.org/10.7202/1098492ar>

BEUKES (Lauren), *Afterland* [2020]. Traduit de l'anglais par Laurent Phillibert-Caillat. Paris : Albin Michel, coll. Albin Michel Imaginaire, 2022, 504 p. – ISBN 978-2-226-46161-2.

À quoi ressemblerait un monde sans les hommes ? C'est en essayant de répondre à cette question que Lauren Beukes bâtit l'univers de son dernier roman : un monde où presque la totalité de la population masculine a succombé à un virus, le *Human Culgoa Virus* (HCV), une « grippe hautement contagieuse qui se transforme en cancer de la prostate agressif ». Le roman s'ouvre sur une fuite. États-Unis, juin 2023 : une femme, Cole, circule dans de longues rues désertes pour sauver sa vie et celle de son fils adolescent, Miles. La destination est claire dès le début : « *home* », Johannesburg. Pour y parvenir, Cole devra protéger son fils, l'un des rares survivants au virus qui a causé la *men-apocalypse* : passant de *Miles* à *Mila*, le jeune adolescent se déguise en fille pour ne pas attirer l'attention. Trois ans après le début de la pandémie, en l'absence de remèdes efficaces, les populations vivent sous un régime de *reprohibition globale*, accord interdisant la conception d'enfants. Miles devient alors aux yeux de l'État un précieux cobaye à protéger afin de comprendre l'origine de son immunité ; aux yeux de Billie, la sœur de Cole devenue criminelle, c'est un « colis » à vendre au marché noir pour des femmes à la recherche de « l'or blanc », c'est-à-dire du sperme résistant au virus ; enfin, pour l'Église de Tous les Chagrins, il représente la promesse de Dieu et la réponse à toutes les prières. À la croisée entre récit de voyage, thriller et dystopie, l'histoire racontée dans *Afterland* se tisse à partir des points de vue alternés de Cole, Billie et Miles, qui enrichissent l'aventure d'une profondeur intime. La focalisation interne révèle la psychologie de ces trois personnages, permettant ainsi au lecteur de saisir la complexité et les nuances de ce monde féminin loin d'être utopique. Lauren Beukes parvient ainsi à toucher de nombreuses thématiques, parmi lesquelles deux se distinguent particulièrement : les difficultés de la parentalité et la quête d'identité d'un adolescent fatigué d'être défini par les autres (à la fois corps à étudier, marchandise à échanger ou miracle à sanctifier). Le contexte post-pandémique permet également à l'auteure sud-africaine d'imaginer les différentes réponses politiques et sociales à la crise sanitaire et à la déflagration économique qui s'ensuit. Ainsi, une fois échappés de la base militaire qui fait office de centre de quarantaine, Cole et Miles rencontrent une communauté anarchiste, des groupes religieux et des criminelles. Cette fabulation de l'« après la fin du monde » semble briser tous les liens : à la fois familiaux – notamment à travers le rapport conflictuel entre Billie et Cole – et sociétaux, obligeant Cole à voir dans le retour en Afrique du Sud la seule solution. Le seul lien à résister malgré les difficultés est celui qui unit la mère et le fils. *Afterland* se clôt « après la terre », au milieu de l'océan. Une fois parcourus les États-Unis de la côte ouest à la côte est, les deux personnages commencent la dernière partie de leur voyage vers l'Afrique, en

regardant un banc d'orques fendre l'eau de l'Atlantique. Ce qu'ils trouveront de l'autre côté demeure à imaginer.

Francesca CASSINADRI

GAUZ', *Cocoaïans : naissance d'une nation chocolat*. Montreuil : L'Arche, coll. Des écrits pour la parole, 2022, 106 p. – ISBN 978-2-381-98042-3.

Le début du roman de Gauz' se raconte au conditionnel. Alors que le narrateur boit un chocolat en contemplant le coucher du soleil sur Abidjan et en rêvant d'« arbres-cathédrales de la forêt primaire » (p. 12) à la place des tours de béton, il entend son ami lui dire : « Nous serions en train de parler d'autre chose si nous étions les premiers producteurs mondiaux de chocolat plutôt que de cacao » (p. 13). Le récit va donc explorer cette hypothèse à travers un voyage dans l'histoire du « Cocoland », depuis sa conquête au XIX^e siècle jusqu'à la revanche de ses habitants, les Cocoaïans, prévue pour 2030. Aussi *Cocoaïans* se donne-t-il comme une histoire contrefactuelle de la « Naissance d'une nation chocolat », permettant de mieux comprendre les forces économiques à l'œuvre dans le déroulement de l'histoire coloniale et les logiques de prédation des ressources – autrement désignées par la notion d'« extractivisme » – qui se poursuivent jusqu'après les Indépendances. Le récit de Gauz' déplie l'hypothèse initiale pour en démontrer la pertinence, mettant en lumière la différence induite qui existe entre le cacao produit localement par le bien nommé « Cocoland » (pays fictif derrière lequel on devine sans mal celui de la Côte d'Ivoire) et sa transformation hors-sol en chocolat, afin d'imaginer un futur fondé sur la toute-puissance chocolatée du « cartel des Cocoaïans » (p. 106). Après tout, pourquoi la fiction ne pourrait-elle pas changer le cours de l'histoire ?

Sur les cent-six pages du roman de Gauz', cinq seulement se déroulent dans le futur de la Côte d'Ivoire, en 2030. En effet, la parole doit traverser de nombreuses époques car « “pour comprendre dans quel sens coule un événement qui concerne plus de deux personnes, il faut le plonger dans le fleuve de l'histoire”, souviens-toi de ce que disait le père Dadié » (p. 87) – ce grand écrivain et homme politique ivoirien étant l'un des personnages de *Cocoaïans*. Aussi le récit de Gauz' remonte-t-il le fleuve, depuis les débuts de l'empire colonial français où la production nationale de cacao a été imposée par le Colonel Marchand, conquérant de l'Afrique de l'Ouest. C'est lui qui, dans la forêt, a « taillé 322 000 kilomètres carrés avec vue sur l'océan Atlantique dans le ventre du golfe de Guinée » (p. 19) et imposé la culture de la « plante amère » (p. 45) aux sept tribus qui vivaient là. Son patronyme évocateur se décline ensuite dans les différentes époques traversées par le récit, à mesure que l'on rencontre ses nombreux avatars historiques.